

Pourquoi tant de violence ?

Patrick Mignon

▶ **To cite this version:**

Patrick Mignon. Pourquoi tant de violence ?. Revue Panoramiques, 2002, 61, pp.116-121. hal-02049279

HAL Id: hal-02049279
https://insep.hal.science//hal-02049279

Submitted on 26 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pourquoi tant de violence ?

Patrick Mignon

*(*Article publié dans *: Panoramiques, 2002, n°61, pp. 116-121)*

Sous le terme de violence on a pris l'habitude de désigner des actes très différents aux significations très hétérogènes: affrontements recherchés entre supporters ou avec la police, actions menées par des groupes politiques d'extrême droite contre différentes catégories d'étrangers, rixes provoquées par la mise en jeu des susceptibilités individuelles ou d'un sens de l'honneur exacerbé, ou encore actes de vandalisme, transgressions de règles (comme l'envahissement de terrain), conduites considérées comme comportant des risques pour autrui (comme l'usage de fumigènes) ou injures et moqueries. Cela signifie par exemple qu'on ne peut sans doute pas appeler «hooligans» tous ceux qui commettent des actes violents.

Il faut aussi prendre en considération les sociétés dans lesquelles se déroulent ces violences. En Grande-Bretagne, on parle en effet de 94 morts, victimes des violences autour du football, entre 1974 et 1991 [1], sans parler des blessés aux séquelles plus ou moins graves. Mais c'est là une situation exceptionnelle, sans équivalent en Europe. Les mêmes remarques pourraient être faites à propos de l'Argentine où on dénombre des centaines de victimes depuis les années 1950. Mais nombre de ces victimes ont été causées lors d'affrontements avec la police, dans un contexte politique peu propice à l'action civilisée des forces de l'ordre. Les explications doivent donc être adaptées aux différents contextes sociaux. De même, nous ne devons pas mêler les victimes des violences aux victimes d'incendie (Bradford), d'effondrements de tribunes (Glasgow, Bolton, Furiani à Bastia), d'étouffements et de bousculades (Hillsborough à Sheffield, Ellis Park à Johannesburg), événements qui posent d'une autre manière la question de la violence: il s'agit de celle que les institutions qui gèrent le football font peser sur les spectateurs en ne leur offrant pas de bonnes conditions de sécurité.

Cela dit, il y a bien augmentation continue, depuis les années 1960 en Grande-Bretagne et depuis le milieu des années 1980 dans le reste de l'Europe de comportements d'hostilité entre supporters et de victimes de ces comportements, ce qu'on désigne généralement sous le terme générique de hooliganisme.

Les hooligans sont-ils des bêtes ?

On doit se méfier des analyses simplistes qui expliquent la violence des supporters par la perte de la raison provoquée par les grands attroupements que sont les matches, ou encore l'explication par les effets nocifs de l'alcool. Or, pour un sport joué régulièrement presque partout dans le monde, les victimes sont sans cloute moins importantes que celles des week-ends automobiles ou des sorties de boîtes de nuit. On n'insistera pas non plus sur les effets variables de l'alcool sur les supporters: certains très grands buveurs sont des supporters cordiaux quand d'autres lient effectivement consommation d'alcool et comportements agressifs. C'est qu'il y a des raisons sociales, sans doute supérieures aux raisons chimiques, qui rendent compte des effets différenciés de l'alcool sur les supporters.

De la même manière, on rend le football responsable de cet état de fait, arguant que ses

règles sont génératrices de tensions. Ainsi dira-t-on que ces supporters sont bien engagés dans une guerre [2]. Spécialement chez les « ultras », les dénominations et les emblèmes des associations empruntent au langage de la mobilisation politique ou militaire, des guérillas révolutionnaires aux symboles fascistes. Comme tous les groupes en guerre, les supporters d'une équipe divisent le monde entre ennemis et amis: les alliances reposent sur le principe que les «ennemis de mes ennemis sont mes amis et les amis de mes ennemis sont mes ennemis ». Dans un univers essentiellement masculin où l'affrontement entre deux camps est la condition même du plaisir pris au jeu, tous les modes de déconsidération de l'Autre sont mobilisés, s'inspirant d'un registre où le monde est divisé entre sexes ou entre appartenances ethniques ou locales et organisé selon une hiérarchie déterminée. Ceci pourrait être grave si, première forme de relativisation de la violence des stades, en même temps, nombre de moqueries et de déconsidérations n'étaient aussi retournées contre soi et sa propre équipe en cas de défaite [3] et si la guerre ne s'arrêtait le match aussitôt terminé. On pourra aussi insister sur le caractère rituel de ces affrontements, sur le fait qu'il s'agit plus de mise en scène de l'affrontement que d'affrontements réels [4] et que la honte de l'adversaire suffit, non sa destruction.

Les hooligans sont-ils des fascistes ?

Une autre évidence doit être combattue, celle qui fait de la violence le fruit d'une stratégie de tension provoquée par l'extrême droite. Il y a bien en effet une volonté de recruter, de faire circuler des idées clans un milieu où la déconsidération de l'« autre » et l'esprit de clocher peut sembler très proche des visions du monde caractéristiques de l'extrême droite. Pour certains, les tribunes sont bien des préfigurations d'un ordre blanc qu'il faut défendre physiquement contre les immigrés, qu'on interdit dans les virages et que certains pourchassent après le match, ou contre la police dans la logique d'une stratégie de la tension, comme en Italie sur les trois dernières saisons. Ces stratégies s'alimentent du côté «petit blanc» d'une partie des supporters pour lesquels il ne s'agit pas d'un engagement idéologique, et encore moins d'un engagement dans des ratonnades, mais de conjurer la «peur de tomber» [5] de toutes les couches sociales menacées de « désaffiliation » et de mettre en scène par la radicalité du vrai supporter défendant son territoire, une expérience réaliste de]a vie dans les grandes métropoles comme celle de l'insécurité juvénile engendrée par la rivalité entre bandes et les tendances à l'ethnicisation des rapports sociaux: il s'agit de tenir sa place dans une société dure aux jeunes et aux petits où les groupes sont en concurrence. Le virage peut ici jouer le rôle d'une communauté d'accueil chaleureuse où tout le monde est sur un pied d'égalité face à des ennemis communs. Ici, le discours politique a l'avantage de figurer l'intransigeance nécessaire à la production de frontières fortes entre les membres de la communauté et les autres [6].

La violence: défendre une cause, tracer des frontières

Il y a une violence spécifique au football parce qu'il y a une cause à défendre et une communauté à construire. Installés à des endroits distincts du stade, les ultras expriment par leurs propos et les spectacles auxquels ils participent l'engagement pour la cause de leur équipe, leur authenticité de vrais supporters, leur défense du collectif; ils parlent de respect pour le maillot, de fierté pour sa ville et son équipe, d'honneur, de territoire, de solidarité, d'autonomie. Vus de l'extérieur, les ultras sont dangereux parce qu'ils sont agités et agissent collectivement comme un groupe contestataire. C'est une protestation quasi puritaine [7], une

manifestation de pureté et d'engagement affirmé qui permet de produire une identité forte, de se reconnaître soi-même et entre soi et qui s'oppose aux accommodements des spectateurs, des joueurs ou des dirigeants qui acceptent la défaite, le non respect des règles, le départ des joueurs, le jeu de l'argent et de l'image, etc. Ils se démarquent ainsi des simples spectateurs vus comme passifs et versatiles. Ils ne manquent pas de rappeler le club et les joueurs à leurs devoirs vis-à-vis du football en général et des supporters en particulier. Ils dénoncent l'injustice qui leur est faite quand on les dénigre, qu'on les ignore ou qu'on les maltraite. Ils se considèrent comme des victimes de l'évolution marchande du football, de sa médiatisation ou de l'extension des places assises.

Mais la communauté des supporters est un acte de volonté, non le simple constat d'une expérience commune. Evoquer le supportérisme consiste souvent à en parler comme l'expression d'une identité culturelle ou sociale spécifique dont l'équipe de football serait partie intégrante. Or, dans un contexte d'affiliations multiples et de diversité de lieux susceptibles de générer du plaisir et du sens, il faut travailler dur (militer, mobiliser) pour établir puis faire vivre ce lien organique entre une équipe et des supporters et entre les supporters eux-mêmes. La violence est alors le moyen pour un groupe de protéger ses biens et son territoire. Les règles du football sont productrices de la solidarité recherchée grâce à la prise de parti et grâce à l'existence des supporters adverses, à l'aventure que constituent les déplacements en territoire ennemi, à la crainte des dirigeants du club, de la police ou des médias quand le groupe exerce une menace. La violence, quand elle arrive, apparaît aussi comme fondatrice dans la mesure où elle permet de dramatiser une situation, d'affirmer l'identité d'une entité et de délimiter des frontières. Elle fait participer à la transgression de certaines normes et crée une forme de complicité délictuelle: l'existence d'un kop comme entité est prouvée par la violence qu'il exerce ou par les menaces qu'il fait peser. Elle contribue alors à constituer la conscience d'un groupe en faisant éprouver les solidarités temporaires. La violence a alors moins des causes que des conséquences, elle participe à la création d'une mémoire transmissible, preuve d'une histoire.

Puisque les supporters se présentent comme un groupe porteur d'intérêts spécifiques, la violence peut aussi être l'occasion de définir une forme d'échange avec les institutions, police ou club: par exemple, en tirant partie d'une situation de conflit ou de tension pour obtenir des avantages en termes de participation ou de droit d'usage des tribunes. Mais c'est aussi une forme d'arbitrage entre les associations quand celles-ci sont en concurrence pour la définition légitime de l'activité et de l'organisation du kop, imposer ou au contraire éviter une signification idéologique de l'activité des supporters. La violence est un moyen et une opportunité: c'est ce qui a changé la définition de la situation, même si on ne l'a pas sciemment provoquées [8] .

Dans tous les cas, cette violence est une manière pour des supporters de se poser en tant qu'acteurs, des acteurs qu'on n'attendait pas ou dont on ne voulait pas, en tout cas des acteurs qui détournent à leur profit l'attention des médias et définissent autrement ce qui se passe dans un stade de football.

Mais on peut ainsi comprendre la différence du niveau de violence entre la France, mais aussi l'Italie, et la Grande-Bretagne par l'action des supporters dans le premier cas, canalisée par des associations qui cherchent à être reconnues par le club ou à se donner un rôle social et politique tandis qu'en Grande-Bretagne le recours à la violence est plus immédiat, intégré aux rivalités territoriales ou organisé dans une sous-culture de la violence qui se nourrit des

valeurs populaires traditionnelles et de la recherche de nouveaux terrains de concurrence entre jeunes mâles.

Civilisation et décivilisation

Être un supporter mal perçu par le club qu'il soutient suffit-il à être violent ? D'autres raisons expliqueraient la naissance du hooliganisme. On a beaucoup insisté sur le fait que les hooligans [9] sont des jeunes hommes appartenant à la classe ouvrière que l'évolution du football chasse des stades. Les supporters de football, et plus spécialement les plus engagés, sont des hommes, adolescents et adultes. La mobilisation autour du football a donc à voir avec la manière dont se définit et se vit l'identité masculine [10]. Mais il y a des différences dans la manière dont elle se définit. Il semble attesté qu'en Grande-Bretagne, le recrutement des supporters et des hooligans, après 1955, se soit effectué essentiellement parmi la jeunesse ouvrière. Dans une perspective inspirée des travaux de Norbert Elias, on a plus insisté, dans l'analyse du supportérisme violent, sur les jeunes « rough », ceux qui n'ont pas été suffisamment insérés dans les différents réseaux de la société, restés relativement en marge du processus d'intégration sociale accompagnant la mise en place du Welfare State après 1945: peu qualifiés, refusant l'école et vivant dans des quartiers où la rue reste le lieu d'apprentissage par excellence des valeurs sociales [11] , ils ont moins intériorisé le contrôle de leurs affects [12] et sont plus susceptibles d'user de la violence à la fois par obligation culturelle et manque de contrôle. Les analyses des sous-cultures, surtout les skinheads pour le football, ont amené l'idée que les stades étaient des lieux dans lesquels on manifeste la vitalité ou la nostalgie de cette culture de la rue à travers la démonstration des vertus de la virilité populaire : les tribunes des supporters sont des territoires à défendre, au nom de l'honneur du groupe, par la violence qui n'est qu'une manifestation légitime de la virilité, de même que sont des territoires les lieux comme les bars ou le simple espace du groupe en mouvement quand il se déplace ailleurs en Angleterre. En Europe, le groupe peut redevenir national en redisposant en permanence la frontière entre « eux» et « nous» et se livrer à tous les comportements prédateurs qui signent sa maîtrise sur tout type de territoire et produit un butin (vêtements, par exemple) qui pourra être exhibé dans les compétitions pour le prestige national. On a ici les bases d'une vraie culture de violence, qui n'est pas le propre des jeunes (les hooligans anglais les plus durs sont des adultes) dans la mesure où elle s'instaure comme champ de compétition entre différents groupes répartis sur le territoire national, mais aussi international, et se retrouvant régulièrement pour les matches de football. L'émergence du hooliganisme à partir du milieu des années 1950, s'inscrit sans doute dans cette phase de retournement de la tendance multiséculaire à la pacification des mœurs et à la résorption de la violence physique [13]: le premier hooliganisme est contemporain des teddy boys anglais et de leurs différents homologues européens. Cette violence, ou cette atmosphère de violence, peut s'analyser, comme les autres violences urbaines, comme un des aspects d'un mouvement général touchant les sociétés occidentales, à des moments différents et selon des modalités diverses, où se défont les modes de régulation et de définition des collectifs: la crise de l'Etat Providence et l'effondrement des politiques d'émancipation collective, l'épuisement des mouvements sociaux et la fin de la représentation de la société en terme de classes sociales, l'essor des valeurs individualistes hédonistes ou concurrentielles lié au développement de la culture de masse et à son importance dans la formation des individus, l'allègement de certaines contraintes qui va de pair avec l'importance prise par les regroupements générationnels, les modifications des modes de construction des identités individuelles et collectives. Le recours à la violence contre d'autres groupes ethniques, la

recherche du risque, la réaction violente à toute atteinte au territoire de l'individu, peuvent être interprétés comme le signe d'un mouvement de décivilisation [14], de défaite des différentes médiations liant les individus et les groupes entre eux et d'une modification des formes d'intériorisation des contraintes sociales.

Le football est un aspect de la socialisation du jeune mâle à travers les plaisirs que lui propose la culture de masse [15] : boire, « vanner », défendre le territoire, « assurer» physiquement et le hooliganisme est une forme exacerbée de ces vertus. Dans le cas britannique, il y a comme toile de fond la question de l'intégration problématique de la classe ouvrière dans la société britannique, la permanence des deux nations de Disraëli, et aujourd'hui la question de son existence même, et, ce qui va avec cette division, la définition culturelle, ethnique peut-on dire, de la classe sociale, « race à part campant fièrement sur ses territoires » [16]. La question du hooliganisme se pose dans cette rencontre entre une manière particulière de définir l'appartenance à la classe ouvrière et le rôle joué par la quête du plaisir dans la formation de l'identité sociale et individuelle. Le supportrice ultra et le hooliganisme des autres pays européens offre un profil social un peu différent. Ainsi, au Parc des Princes, si le public des virages est aussi nettement masculin (à 90 %), banlieusard (à 75 %), jeune (54 % ont entre 15 et 24 ans, et 36,5 % entre 25 et 34 ans), il est composé pour un tiers d'étudiants (34 %), tandis que près de la moitié exerce un emploi salarié (49 %). Quand on regarde plus particulièrement les « hooligans », c'est-à-dire ceux qui ont été arrêtés lors de matches, on voit que ce sont de jeunes gens (entre 16 et 22 ans), qu'ils viennent de toute la région parisienne, qu'il y a quelques chômeurs mais que beaucoup ont un emploi (pour moitié qualifié et pour moitié non-qualifié), que beaucoup aussi sont étudiants (les « délinquants» du football ont un niveau d'étude nettement supérieur aux autres délinquants) et que si leur origine sociale les met souvent du côté des classes populaires, elle les met aussi du côté des classes moyennes ou supérieures [17].

On comprend que l'agressivité, la surenchère, le défi physique fassent partie de la culture du supportérisme, tout comme le mode exclusif de regroupement. Peut-on mettre en relation la montée du supportérisme violent avec des changements survenus dans les modes de socialisation des jeunes gens ? Depuis le milieu des années 1970, les jeunes gens, et spécialement ceux qui appartiennent aux classes populaires, auraient plus de mal à se faire une place dans la société. aussi bien sur un plan économique, en raison du chômage, des transformations du marché du travail, de la concurrence des jeunes filles sur le marché des diplômes, que sur un plan symbolique par la remise en question des rôles dévolus aux hommes et aux femmes. L'engagement dans le supportérisme et le recours à la violence pourraient être vus comme des moyens de retrouver des certitudes et du statut social mis en danger ailleurs. Mais ces questions ne sont pas limitées aux classes populaires, surtout dans des pays plus habitués à la mobilité sociale comme la France, l'Italie ou l'Allemagne: cette incertitude quant à sa valeur personnelle et la recherche de voies pour y répondre pourrait aussi toucher les jeunes gens de classes sociales plus élevées.

The quest for excitment [18] et la sous-culture de la violence

Les tribunes attirent aussi tous ceux qui sont à la recherche d'émotions fortes. Car la violence peut relever d'une analyse semblable à celle qu'on pourrait faire de l'usage de drogues: commettre un acte violent est générateur de plaisir et le risque qu'on encourt est facteur d'excitation. Et cette recherche de plaisir prend son sens social parce qu'elle s'inscrit dans des stratégies populaires de refus d'être exclus de la bonne vie [19]. Risquer, se

confronter à quelque chose qui met en jeu son intégrité physique et psychique, est d'autant plus important que nous sommes dans une société qui demande à s'éprouver: à la fois de se sentir exister et de faire ses preuves. Ressentir les effets d'une drogue, rechercher le plaisir sexuel mettre son intégrité physique en jeu relève du rapport à soi: la multiplication des sensations, quelle qu'en soit la source, constitue une accumulation de preuves de sa propre existence. Elle relève aussi d'un rapport au groupe des pairs: l'excès dans la drogue, dans la violence, dans la drague permet d'acquérir un statut. Elle est aussi un rapport à la société: il s'agit d'éprouver son existence et de vérifier, par sa réaction, quelle place elle attribue à celui qui s'engage dans ces comportements.

Le risque permet ainsi de mesurer sa capacité à affirmer son indépendance par rapport aux normes sociales, mais aussi de mettre en œuvre une certaine forme de maturité puisqu'on mesure un écart avec ceux qui restent du côté de l'enfance et qu'il suppose maniement et maîtrise d'objets et de techniques, l'alcool, les excitants et le combat. En même temps, on maintient la distance avec le monde adulte ou « normal» qui ne les connaît pas ou qui ne peut plus pratiquer ou les consommer avec une telle frénésie. Le hooligan dans ce sens est un entrepreneur de ses plaisirs. C'est la question que pose le style casual qui a son origine en Grande-Bretagne où il apparaît sous sa forme la plus cohérente. Mais il a ses dérivés, surtout allemands et hollandais, c'est-à-dire dans des pays où, s'il n'y a pas cette même division forte entre classe ouvrière et middle class (ce sont au contraire des sociétés plus égalitaires), on vit peut-être davantage sur le régime de la séparation entre genres, générations et classes sociales, effet sans doute d'une moindre politisation des causes sociales et sûrement d'une immersion plus forte dans les formes modernes de la culture de masse. C'est surtout ce qui se traduit par la revendication explicite par certains supporters extrêmes de l'étiquette de hooligan, ou encore de « hools », qui n'était, il y a quelques décennies, qu'une stigmatisation des comportements désordonnés. Le supportérisme est un phénomène complexe: la violence ne l'est pas moins.

Notes

1. Selon l'estimation de Dick Hobbs et David Rabbins, " The boy done good :.football violence, changes and continuities ", Sociological Review, 30, 1991.

2. A. Dal Lago, Descrizione di una battaglia : i rituali del calcio, Il Mulino, 1990.

3. C. Bromberger. " La moquerie : dires et pratiques ». Le Monde Alpin et Rhodanien, 1989.

4. C'est la thèse défendue par P. Marsh et alii dans The Rules of disorder, Routledge, 1978, et Aggro : the illusion of violence. Dent. 1978.

5. B. Ehrenreich, The Fear of falling : the inner life of the middle class, Pantheon. 1989.

6. j'ai évoqué la présence de l'extrême droite. Mais en d'autres temps et d'autres lieux, il faudrait évoquer l'extrême gauche qui concourt à cette radicalité. En Italie c'est le style des manifestations de rue d'extrême gauche qui a été importé dans les stades et qui a d'abord animé les tribunes. Il y a aussi tout un engagement à l'extrême gauche partout en Europe qui renvoie aussi bien à la loi de la nécessaire opposition entre supporters que de l’engagement politique.

7. R. Sennett, The Uses of desorder : personal identity and city life, Faber and Faber. 1996. S'il y a une dimension carnavalesque et parodique du supportérisme sur laquelle a bien insisté Christian Bromberger, il y a aussi une face très sérieuse sur laquelle je souhaite

insister.

8. Elle change tellement la situation qu'elle est aussi à l'origine des fuites, des retraits ou de contre mobilisations. Ainsi on peut quitter une partie du stade pour une autre (passer de Boulogne à Auteuil, au Parc des Princes) ou militer contre des violences hors de proportion (comme en Italie ou en Allemagne où on cherche à réintroduire des codes de comportements dans l'affrontement). Et ne parlons pas des contrecoups du Heysel ou d'Hillsborough en Angleterre comme supports d'un changement de la définition du hooliganisme : on passe de l'analyse en terme de résistance populaire à une mise en question de la socialisation des jeunes mâles.

9. On prendra ici une définition très large de hooligan, qu'on ne distinguera pas d'ultra, renvoyant à l'usage courant, à .savoir ceux qui troublent l'ordre des stades de quelque façon que ce soit. On précisera à l'occasion quelques différences entre ces dénominations.

10. Un autre point commun malheureusement peu documenté : c'est essentiellement une affaire de blancs ou de « nationaux ». Il y a des houligans turcs, jamaïcains, maghrébins, mais très marginaux et autour de certains clubs.

11. On peut renvoyer à P. Willis, Learning to labour: how working class kids get working class job, Gower, 1977.

12. N. Elias et E. Dunning, The Quest for Excitment. Blackwell, 1985.

13. H. Lagrange, La Civilité à l'épreuve: crime et sentiment d'insécurité, PUF, 1995.

14. Eric Dunning, & alii, "Anthropological versus sociological approaches 10 the study of soccer hooliganism .some critical notes ", Sociological Review, 30, 1991.

15. Richard Holt, Sport and the British, Oxford UP, 1989.

16. Voir Phil Cohen, "We hate humans », Violence et politique, Lignes, n° 25, mai 1995.

17. Certaines données italiennes ne sont pas très éloignées. Voir S. Dal Lago, op. cit.

18. N. Elias el E. Dunning, The Quest for Excitment, Blackwell, 1985.

19. S. Frith, " Frunkie said .: but what did they mean ? », in A. Tomlison, Consumption, identity and style: Routledge, 1990.